

BULLETIN

BIMESTRIEL

DE L' A. D. I. R.

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE — 241, BD ST-GERMAIN, PARIS-7° — 551 34-14

LE PETIT BOUT DE LA LORNETTE



C'est vraiment difficile d'écrire l'Histoire. Ce n'est pas plus facile de la montrer. L'Histoire est basée sur des faits et sur des témoignages.

Les faits sont, en principe, indiscutables — à condition qu'on ne les déforme pas. Quant aux témoignages, même quand ils sont de bonne foi, il faut parfois les accueillir avec prudence, surtout quand l'événement date de plusieurs années.

Mais la prudence ne doit pas tant s'exercer à l'égard des faits et des témoignages eux-mêmes qu'à l'égard du choix qui en est fait. On a pu croire, à une époque, que le cinéma documentaire, en nous mettant l'événement sous les yeux, nous le rendrait plus irréfutable que ne peut le faire le compte rendu le plus fidèle. Il n'en est rien finalement car, là encore, le choix est capital, et comme, en outre, le document filmé nous frappe avec une force que n'a pas le récit, le choix, s'il est partial, déforme infiniment plus la réalité que la chose imprimée. Si l'on met plein feu sur certains aspects d'une situation au détriment de certains autres, on fait subir à la vérité une grave distortion.

Un procédé bien connu des journalistes consiste à citer une phrase isolée de son contexte. On a vu ainsi, sous l'occupation, Pierre Laval déformer complètement la pensée de Clemenceau en tirant de ses œuvres, pour les besoins de sa propagande anti-britannique, une citation machiavéliquement choisie, ce qui lui avait valu de recevoir de M. Michel Clemenceau une lettre de protestation se terminant par ces mots : « Ne touchez pas à mon père, M. Laval ! »

C'est : « Ne touchez pas à la France » qu'on aurait envie de dire quand on voit Le Chagrin et la Pitié. N'y touchez pas si c'est pour le faire avec une telle partialité, comme l'ex-

Suite page 2

NOTRE RENCONTRE INTERREGIONALE EN LORRAINE LES 22 ET 23 MAI

La rencontre interrégionale de 1971 a eu lieu les 22 et 23 mai 1971 à Nancy et à Metz, dans cette province si chargée de symboles pour tous ceux qui sous le signe de la Croix de Lorraine ont participé à la libération de la France.

C'était aussi la première rencontre interrégionale de notre association depuis la disparition du Général de Gaulle et au cours des cérémonies qui se sont déroulées dans les deux grandes métropoles lorraines son souvenir a été associé dans nos pensées à l'hommage rendu à nos camarades disparus.

Des camarades venues de toutes les régions de France : Paris, Bordeaux, Lyon, Toulon, Angers, Lille, Clermont-Ferrand, de la Haute-Savoie, etc... ont participé à cette manifestation qui les a réunies autour de notre présidente Geneviève de Gaulle-Anthonioz et de notre secrétaire générale Jeannette L'Herminier. Nous avons noté en particulier la présence parmi nous de Mme Dearaway, et Mlle Bernard qui sont certainement les doyennes et qui cependant n'ont pas

hésité à entreprendre un long voyage pour être des nôtres.

Diverses cérémonies ont marqué ces deux journées. Arrivées à Nancy le 21 mai au soir, des horizons les plus divers, nous fûmes accueillies par Mme Cayotte, déléguée de Meurthe-et-Moselle, Antoinette Gout, d'Epinal, et un groupe très sympathique de camarades de Nancy. Le 22 mai, à 9 heures, un car nous a transportées au Monument de la Résistance de Nancy « Aux Quatre-Vents », érigé sur la commune de Laxou où une gerbe fut déposée par Jeannette L'Herminier et Marguerite Vallet, camarade de Meurthe-et-Moselle, et ensuite à la stèle de la Malpierre érigée dans un cadre impressionnant au cœur d'une forêt verdoyante sur l'emplacement du lieu où furent fusillés 50 patriotes de Meurthe-et-Moselle.

Ce cadre se prête particulièrement au recueillement et au souvenir du sacrifice de nos camarades rappelés par une ins-

Suite page 3



Photo "Républicain-Lorrain", Metz.

4194616

Concours de la Résistance 1970

Le jeudi 19 mai, sous la présidence de M. Louis François, inspecteur général de l'Éducation Nationale, a eu lieu au centre académique de documentation de la rue d'Ulm — hélas ! avec beaucoup de retard — la distribution des prix du Concours de la Résistance 1970 pour la région parisienne.

M. Louis François a débuté cette cérémonie tout intime par une vibrante allocution destinée à éclairer son auditoire sur le sens profond de la Résistance et à dégager l'importance des leçons de l'Histoire pour la construction de l'avenir.

Les représentants des associations de Résistance, membres du Jury de l'Académie de Paris, ont ensuite procédé à la remise des récompenses aux 61 lauréats qu'avaient accompagnés certains de leurs professeurs.

Enfin, la projection des films « Anne Franck » et « La Rose et le Réséda », longuement applaudis par les jeunes spectateurs, a clôturé de manière émouvante cette sympathique réunion.

Nous sommes heureuses de reproduire ici la copie qui nous a semblé la meilleure parmi celles qui ont été transmises au Jury national.

Au sujet proposé : « Pourquoi les camps de concentration nazis ont-ils été créés et quelle leçon en tirez-vous pour l'avenir ? », voici ce que Michel Zandkorn, âgé de 15 ans, élève de 3^e du C.E.G., 2, rue Ferdinand-Berthoud, Paris-3^e, a répondu :

Il y a aujourd'hui vingt-cinq ans, des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants furent libérés des camps de concentration nazis mais des millions, y avaient péri. Pour les rescapés, leurs enfants, leur entourage, tout cela est encore vivant, mais il en est beaucoup d'autres en âge d'être informés et qui faute d'avoir été frappés personnellement ou dans leurs proches, ont mal connu et peu cherché la vérité. L'oubli a depuis longtemps étouffé les vagues et les lointains échos que leurs oreilles distraites entendaient sans les retenir, effacé les images aperçues par hasard au cinéma, à la télévision ou dans les magazines et dont se détournèrent leurs regards comme si le refus de savoir empêchait les choses d'avoir été.

L'origine de ce mal c'est Hitler, mais Hitler n'était pas seul. Entre autres Himmler. Le but de ces fous fanatiques était de régénérer le peuple allemand dit « des seigneurs » par la haine.

Comment recrutèrent-ils leurs armées, leurs esclaves soumis ? Par la haine et la peur dans tout ce qui végétait, tout ce qui enviait, tout ce qui chômait sans espoir, tout ce qui ne mangeait pas à sa faim et peut-être les moins imputables : les lâches qui préféraient donner la mort que la subir. Les jeunes se voyaient l'objet particulier des enrôlements. Ce qui m'attire une réflexion : « Je pense que la première victime d'Hitler fut le peuple allemand ».

Après une formation sommaire où on leur apprenait à être sans pitié, on alimentait leur haine par le mépris de l'homme. Mais mépriser l'homme ne suffit pas, il faut le rendre méprisable et donc le dégrader. Mais ce n'est pas encore assez, il doit être haïssable pour donner du cœur aux bourreaux. Fanatisme chez les uns, dégradation chez les autres, tout le système des camps de concentration est fondé sur cette double assise.

La dégradation physique se faisait investissant l'homme de toutes parts, par l'épuisement du travail forcé dans des conditions atroces, par la faim, la soif et le froid, par les attentes interminables dans les nuits d'hiver, nus dans la neige pour passer une visite médicale où l'on « piquait » les moins valides pour un « commando de la mort » ; par le manque de sommeil car on savait que les nuits où il n'y avait pas d'alerte on serait réveillé pour un « appel » sans objet ; par les coups qui pleuvaient, par tout ce qui pouvait arriver à chacun d'imprévu et de terrifiant comme les expériences chirurgicales (ablation d'un muscle d'un organe ; castration ; inoculation d'un virus, etc...).

La dégradation morale agissant sur un organisme débile et presque sans défense, créait un état d'incertitude, d'anxiété, d'angoisses perpétuelles, une solitude hérissee et craintive au milieu d'éléments hostiles, un renversement total de toutes les valeurs reconnues. Cet univers, à la fois effrayant et absurde, sans point de repère, sans sécurité, sans justice, sans espoir où tout était imprévisible, où le pire devenait vertu et le bien menaçant, il fallait ou bien l'accepter totalement, et c'était la mort, au bout de la déchéance, ou bien lui refuser toute réalité. Combien y usaient ce qui leur restait d'énergie.

Les conditions d'existence que j'ai résumées rendaient la survie extrêmement précaire. Les S.S. ne se souciaient pas de la perte de cette main-d'œuvre gratuite. L'Europe fournissait une inépuisable réserve. Ceux qui ne tombaient pas sous les coups, mouraient d'inanition et de fatigue, à moins qu'ils ne fussent pendus ou disparaissent par fourrées dans les chambres à gaz. Ce dernier supplice permettait surtout la « liquidation » rapide des juifs, « race » exécutable entre toutes, était-il dit. Mais les tziganes, les prisonniers politiques et autres détenus moururent-ils dans des conditions plus douces ? Je ne crois pas. Eux aussi, comme les juifs passèrent dans les chambres à gaz et ensuite dans les fours crématoires. Les juifs furent les plus nombreux, c'est tout, à périr dans les « camps de la mort » dont les plus tristement célèbres sont : Auschwitz, Dachau, Buchenwald, Mauthausen, etc...

Enfin vint la libération. Pour les jeunes d'aujourd'hui cela ne représente plus grand chose.

Certains disent : « vous voulez la paix entre les peuples, l'entente entre les nations, la solidarité entre les hommes et le progrès mis en commun. Pourquoi donc évoquez-vous donc ce moment atroce de l'histoire ? Voulez-vous donc réveiller avec le souvenir de telles cruautés, les vieilles haines qui commençaient à s'assoupir, et que tant d'horreurs avaient justement enflammées ? N'est-ce pas aller contre les fins mêmes que vous proclamez nécessaires, tâche si difficile à mener que l'on n'en voit pas le bout ? ».

Il ne s'agit point de haine. Il s'agit de vigilance. L'oubli du mal accompli, n'a jamais fait progresser le bien, ni tari bien au contraire, les sources de la violence. Il ne s'agit pas davantage de pardon. Mais il n'y a pas lieu de pardonner à ceux qui ne sont pas coupables. Ce serait une grave injustice que de faire porter au peuple allemand tout entier la responsabilité de ce génocide. Il serait plus injuste encore de faire porter aux jeunes allemands d'aujourd'hui la faute de certains de leurs pères.

Pourtant l'oubli serait la démission ; et le pardon, offense à la justice et inju-

re aux victimes. De même, on ne peut pas oublier tout ce qui s'est passé, parce que tout peut recommencer dans des conditions analogues.

Qui ne voit aujourd'hui que l'impunité et l'oubli font encore fermenter certains esprits nostalgiques d'une dictature restaurée dont ils seraient les chefs tout puissants ? Et que en s'adressant de nouveau aux frustrés, aux mécontents, aux jeunes mal informés de ce qui fut, ils trouvent une audience de plus en plus large ; non seulement en Allemagne, mais partout où la haine gronde, où la violence couve...

LE PETIT BOUT DE LA LORNETTE

Suite de la page 1

plique plus loin Germaine Tillion, et si habilement que la plupart des gens ne s'en sont pas aperçus. La démythification est à la mode. Elle peut être salutaire. Encore ne faudrait-il pas remythifier à l'envers.

L'effet du film sur le spectateur justifie toutes les craintes. Beaucoup de gens n'ont pas vécu l'occupation et sont prêts à accepter sans discussion le tableau qui leur en est présenté. D'autres sont trop heureux de trouver une justification de leurs actions et de leurs opinions passées. Un quotidien du soir a interrogé quelques personnes qui venaient de voir le film. Une jeune femme y a vu « un document sociologique extraordinaire sur la « trouille » collective qui justifie toutes les révoltes » (lesquelles ?) et elle a eu la satisfaction de constater que son père, qui était pétainiste, « ne l'était pas plus que tous les Français ».

On se réjouit pour cette dame qu'elle n'ait pas connu l'occupation, mais on déplore que quatre heures de film ne lui aient inspiré que cette conclusion sommaire. Une autre femme, 45 ans, est encore plus concise : « Nous étions dépassés par la peur. Quatre ans de gadoue. » Point final. Un jeune homme estime que « cette période de l'Histoire ne vous préoccupe que si vous êtes de gauche ou communiste ». Pourquoi, grands dieux ? Il est vrai qu'un monsieur d'âge respectable est parti au bout de trois quarts d'heure parce qu'il ne supporte pas Mendès-France « et l'occupation n'a rien à voir avec son petit procès ». Rien à voir, vraiment ?

Tout cela vous rend triste. Une vision tantôt médiocre, tantôt odieuse de notre pays, offerte à une jeunesse qui n'est que trop encline à mépriser ses aînés, cela peut-il s'appeler remettre les idées en place ?

L'expérience d'Anise Postel-Vinay est, en revanche, réconfortante. Elle montre qu'on peut passionner des jeunes de 15 ans en leur présentant honnêtement les faits. Mais si ces jeunes filles ont gardé toute leur fraîcheur d'esprit, est-ce parce qu'elles sont encore à l'âge tendre ou parce que la politique n'a pas encore envahi leur établissement ?

RENCONTRE EN LORRAINE

Suite

cription gravée dans la pierre « Ici les Allemands fusillaient les soldats de la Résistance qui ont espéré et combattu — Passant recueille-toi ».

Devant la stèle, des gerbes furent déposées par notre présidente Geneviève de Gaulle-Anthonioz et Mme Cayotte ainsi que par M. Kaufmann, maire de Champigneulle, ancien déporté. L'harmonie municipale, qui prêtait son concours à la cérémonie, exécuta les sonneries réglementaires et joua ensuite le *Chant des Partisans* et la *Marche lorraine*. Pour clore cette manifestation nous reprîmes en chœur le chant combien émouvant « des Marais ».

Assistaient également à ces cérémonies M. Teyssandier, président de la F.N.D.I.R. et notre camarade Mme Teyssandier, M. Henry, promoteur des deux monuments, M. Chauvet, maire de Laxou, et M. Kaufmann, maire de Champigneulle, ainsi que des délégations des sociétés patriotiques du département.

Des cars nous amenèrent ensuite à Toul, où nous accueillit notre camarade M. Petitcolas, délégué local de la F.N.D.I.R.

Dans cette ville le Dr Hachet, président du Cercle d'études historiques, nous fit bénéficier de sa savante érudition, ce dont nous le remercions vivement, en commentant à notre intention les visites de la Cathédrale Saint-Etienne et de l'Eglise Saint-Gengoul qui sont des purs chefs-d'œuvre de l'art gothique.

Après ces visites, un sympathique déjeuner nous réunit autour d'une table bien garnie à l'hôtel de Metz, à Toul. L'après-midi commença par un pèlerinage à Domrémy, ce charmant village de la campagne lorraine où naquit la vocation de l'une des premières et de la plus célèbre des Résistantes de France : Jeanne d'Arc. Ce pèlerinage comportait notamment la visite de la maison natale de Jeanne d'Arc et de la Basilique de Domrémy.

A 18 heures, un vin d'honneur nous fut offert à l'Hôtel de Ville de Nancy par M. le sénateur-maire Martin, entouré de notre camarade M. Teyssandier, son adjoint, et de l'ensemble du conseil municipal.

Aux paroles de bienvenue de M. le Maire, notre présidente Geneviève de Gaulle-Anthonioz répondit et remercia M. le maire de son accueil par une émouvante évocation de la Résistance, de la déportation et des souvenirs qui l'attachent à cette ville. Elle remercia également ses camarades présentes qui après 26 années sont toujours à ses côtés dans les manifestations du souvenir. Pour terminer cette émouvante et agréable journée, Mme Cayotte avait organisé une promenade en car qui nous permit d'admirer la ville illuminée et particulièrement l'harmonieuse place Stanislas et la place Carrière qui est devenue la place Général-de-Gaulle.

Le dimanche 23 mai, nous avons été accueillies à notre arrivée à Metz par Mlle François, notre déléguée de la Moselle, accompagnée d'un groupe important de nos camarades messines.

Un car nous conduisit au Fort de Queuleu, véritable bunker de fin du monde où les patriotes français subirent une détention organisée dans des conditions particulièrement inhumaines qui nous furent relatées par celles qui le vécurent. Nous avons ainsi eu l'occasion de visiter les cellules dans lesquelles les



Photo "Est-Républicain", Nancy.

prisonniers étaient maintenus indéfiniment les yeux bandés et les mains liées. Cette visite devait d'ailleurs inspirer la phrase suivante à notre présidente dans la réponse qu'elle fit un peu plus tard au maire de Metz : « En voyant Queuleu, nous avons pensé une fois de plus que les Lorrains et les Lorraines ont bien mérité de la patrie ».

Pour témoigner de notre souvenir à l'égard de nos camarades qui trouvèrent la mort au Fort de Queuleu, une gerbe fut déposée sur le lieu de leur exécution par quatre camarades qui y furent internées avant d'être déportées : Mmes Meysembourg, Wonner, Lapointe et Mlle Grosse.

Cet hommage aux morts de la Résistance fut rendu dans une atmosphère d'intense émotion où seule la sonnerie de l'Appel aux Morts rompit le silence pendant lequel nos pensées furent, à la suite de l'évocation des tortures subies par les détenues de Fort-Queuleu partagées entre le recueillement et le souvenir bouleversant des épreuves endurées.

Une cérémonie nous réunit ensuite au Monument aux Morts de Metz, où un hommage fut rendu à toutes les victimes de la guerre par notre présidente et Mlle François, notre déléguée de la Moselle, qui déposèrent une gerbe au pied du monument. La cérémonie s'est déroulée en présence de MM. les généraux Valentin, gouverneur de Metz, commandant de la 6^e région militaire, et Fabry, commandant la FATAC, 1^{re} R.A., Chanut, sous-préfet de Metz-Campagne, Vayssade, adjoint au maire.

Après la messe célébrée à la cathédrale de Metz, où Mme Mondon a bien voulu se joindre à nous, nous nous sommes retrouvées dans les grands salons de l'Hôtel de Ville pour une réception offerte par la municipalité. Geneviève de Gaulle-Anthonioz répondit à la sympathique allocution d'accueil de M. Vayssade, adjoint au maire et déclara notamment : « Cette rencontre avec Metz est pour nous un grand moment. Depuis l'appel du 18 juin 1940, la Croix de Lorraine et la Marche lorraine sont devenues les symboles de la Résistance ».

Un excellent déjeuner nous rassembla au cercle des officiers de Metz et nous permit dans une atmosphère de franche amitié d'évoquer des souvenirs anciens avec des camarades perdues de vue et retrouvées en cette circonstance.

Notre invitée, Lily Uden, présidente de l'Amicale des Concentrationnaires et Prisonnières Politiques Luxembourgeoises, avait eu la délicate attention de déposer deux délicieux chocolats dans chaque assiette. Nous la remercions de ce geste si amical.

Ce sympathique repas fut malheureusement attristé par le malaise de notre camarade Marie-Louise Bastien, ancienne de Queuleu, qui malgré son mauvais état de santé avait voulu se joindre à nous. Nous sommes heureuses d'apprendre qu'elle est maintenant remise de son indisposition.

L'après-midi, malgré un temps maussade, nous avons visité la ville et admiré ses monuments dont la Cathédrale, où nous avons eu l'exceptionnelle permission de visiter la crypte, de contempler le Trésor et d'admirer le manteau de Charlemagne.

Ainsi donc se termina cette rencontre au cours de laquelle nous avons participé à des cérémonies extrêmement émouvantes, particulièrement à la Malpierre et au Fort de Queuleu, mais aussi où nous avons eu le plaisir de renouer les fils de l'amitié avec nos camarades de Lorraine et de presque toutes les régions. Cette profonde amitié, nous l'avons d'ailleurs ressentie à travers la chaleur de l'accueil qui nous a été réservé à Nancy et à Metz.

Nous adressons nos remerciements à tous ceux qui nous ont si bien reçues, aux municipalités de Nancy et de Metz, à M. Chauvet, maire de Laxou, au Dr Kaufmann, maire de Champigneulle, à M. Henry, promoteur des monuments « Aux Quatre-Vents » et de la Malpierre, au Dr Hachet, de Toul.

Enfin nous adressons une pensée particulière à Mme Cayotte, notre déléguée à Nancy, et à Mlle François, notre déléguée à Metz et à toutes celles de nos camarades qui, au cours de ces deux journées, les ont secondées. Nous leur demandons de recevoir nos sincères remerciements et nos félicitations pour la qualité exceptionnelle de leur accueil et la qualité parfaite de leur organisation.

Merci à la Lorraine.

Gisèle GOUGES.

DECORATION

Notre camarade, Mme Hulet a été décorée de la croix de chevalier de la Légion d'Honneur.

RECTIFICATIFS

In memoriam Mme de Bernard : 4^e paragraphe : lire, femme de cheval, elle a la passion de la chasse à courre, elle connaît parfaitement toute cette région de Sologne, où elle est née.

Décès : notre camarade Mme Hervé, mère de notre camarade Mme Zamansky est décédée. Un in memoriam paraîtra dans le prochain numéro de « Voix et Visages ».

Liste des déléguées :

ajouter : Haute-Garonne, Lot-et-Garonne, Ariège : Mme Auba, 1, rue Crémon, Toulouse.

Une conférence sur les camps de concentration

DANS UNE ÉCOLE DE PARIS

L'an dernier, au mois d'avril, à l'occasion du xxv^e anniversaire de la libération des camps, M. le maire du xiv^e arrondissement avait obtenu de l'inspecteur d'Académie que quelques conférences sur les camps de concentration soient faites dans les écoles.

C'est ainsi que je fus introduite dans une école de filles de mon quartier, où la directrice et le professeur d'Histoire d'une classe de Troisième accueillirent avec beaucoup d'intérêt l'idée de cette page d'Histoire vivante, en relation avec l'actualité.

Pour préparer ces grandes filles de 15 ans à la conférence qu'elles allaient entendre — et pour me guider dans la préparation de mon exposé — leur professeur d'Histoire leur fit écrire en quelques mots sur une feuille de papier ce qu'évoquaient pour elles les mots « camp de concentration ». J'eus ainsi 24 copies qui me révélèrent l'extrême diversité des connaissances de ces enfants.

« Je n'ai jamais entendu parler de cela et ça ne m'évoque rien », écrit l'une d'elles. Une autre explique : « Un camp de concentration, comme son nom l'indique, est un lieu où l'on concentre, c'est-à-dire entasse des femmes et des enfants, peut-être des hommes, je l'ignore. C'est un sujet que j'aimerais approfondir, mais qui m'est pratiquement inconnu ». Une troisième écrit : « Mes connaissances sont minimes, mais j'aimerais savoir ». Et elle pose quelques questions.

Les 21 autres filles, cependant, savent plus ou moins de quoi il s'agit. Elles l'ont appris, pour la plupart, par la télévision. Quelques-unes ont vu le film *Kapo*, mais avouent n'avoir pas compris ce qu'on entendait par « capot ». Les films *Les Enfants d'Hitler* et *Auschwitz* ont été cités une fois. Enfin, trois des jeunes filles avaient lu le *Journal d'Anne Frank*. Le livre de Christian Bernadac, *Les Médecins maudits*, a été cité par une enfant qui semble connaître beaucoup de détails sur les camps, mais n'en manifeste pas d'émotion. (J'ai rencontré aussi un jeune garçon qui, à mon grand étonnement, connaissait le détail des expériences médicales de Ravensbrück. Je compris plus tard que cet enfant avait une prédilection pour les films et les livres d'horreur. Il trouvait dans Bernadac de quoi satisfaire son penchant.)

Enfin une des élèves avait appris l'existence des camps par une chanson entendue à la radio, « *Buckendale* », écrivait-elle. « Je pourrais ne pas aimer cette chanson, poursuivait-elle, et pourtant elle décrit si bien cette guerre, en quelques mots, tout est si vrai que je l'aime beaucoup ». De tout ce que je raconterai la semaine suivante, cette enfant ne retiendra que le poème qu'une petite Polonaise avait écrit à Ravensbrück peu avant d'être fusillée et que j'avais fait circuler dans la classe. « Je l'ai trouvé magnifique », écrit-elle. On aurait dit que c'était quelqu'un de plus âgé qui l'avait écrit. On y trouve toute la désillusion d'une personne qui a trop vécu... ou pas assez ». Et, sans transition, l'enfant conclut : « Pour moi, les animaux sont meilleurs que les hommes et je trouve toujours une consolation auprès d'eux ».

Par ces copies, je savais donc que j'aurais affaire à des sensibilités très diverses et à des niveaux de connaissances très disparates. Les mieux informées étaient les deux élèves qui ont dit avoir

eu un grand-père déporté, des Israélites sans doute. L'une d'elles avait tiré un trait au bas de sa copie et inscrit la question suivante : « Est-ce que, si une nouvelle guerre éclatait, les Juifs seraient de nouveau chassés et faits prisonniers ? ». Je devrais donc veiller, à travers l'horreur des faits que j'allais révéler ou confirmer, à conserver une attitude rassurante et à terminer mon exposé sur des paroles de confiance dans l'avenir.

Toutes les élèves, à l'exception d'une seule, croyaient que les camps de concentration n'avaient existé que pour les besoins de la guerre et de l'extermination des Juifs. Je dus donc évoquer l'arrivée d'Hitler au pouvoir et la création des camps, bien avant la guerre, pour les citoyens allemands adversaires politiques d'Hitler. Je parlai de l'affaire des « lapins » pour montrer comment, sous un régime de dictature, un bon médecin, pris dans un engrenage politique, peut se transformer en criminel. Je devais aussi réfuter quelques phantasmes qui hantaient l'imagination de ces adolescents. L'une d'elles n'avait-elle pas écrit, au milieu de connaissances exactes : « Dans les ventres des femmes enceintes, on faisait pénétrer des spermatozoïdes d'animaux, ce qui faisait éclater leurs ventres ? ».

Je fis donc de mon mieux pour être claire, précise, et pour leur donner le sentiment que j'étais un témoin qui leur apportait l'exacte vérité. Je remis entre leurs mains deux documents : les photos des jambes mutilées des deux petits « lapins », prises par une Polonaise et sorties du camp par Germaine Tillion, et ce poème de la petite fusillée, écrit au crayon sur un papier jauni du camp.

Les enfants m'ont écoutée avec une attention telle que je dus à plusieurs reprises surmonter ma propre émotion. À la fin, elles ne posèrent pour ainsi dire pas de question, bien qu'on les invitât à le faire. Huit jours après, à la demande de leur professeur d'Histoire, elles s'efforcèrent d'écrire ce que leur avait apporté la conférence.

Les faits leur ont paru précis, irréfutables. La plupart sont heureuses de connaître l'exacte vérité. « La conversation de Mme P.V. nous a permis de savoir enfin les quatre vérités de ces camps de la mort »... Une autre : « C'est un témoignage vivant, on peut y croire, rien qu'à entendre l'expression de la voix de cette femme. » Une troisième : « Cette femme qui est venue comme témoin des camps de concentration m'a beaucoup impressionnée. » Une quatrième : « C'était beaucoup plus réel que le film. » Plusieurs d'entre elles parlent des « documents bien réels », de Mme P.V., la femme témoin. Enfin, une élève souligne : « C'était important que quelqu'un nous le dise, car, en lisant, nous ne pouvons pas toujours comprendre, alors que la voix est un message plus direct. »

Ainsi les connaissances des jeunes filles ont été confirmées, précisées, et celles qui n'avaient que des connaissances minimes ou inexistantes se sont déclarées intéressées. Bien sûr, tout n'a pas été compris, et certains phantasmes ont la vie dure. Ainsi, quand j'ai raconté que mon travail, à Ravensbrück, consistait à doubler de fourrure des imperméables de S.S., une élève en a conclu que je les doublais de peau humaine... Mal-

gré cela, sur le plan des connaissances, un tel exposé est sûrement utile.

Mais ce que les enfants ont surtout exprimé, c'est leur émotion, qui fut sans doute encore plus intense que je ne l'avais perçue en leur parlant. Les précautions que j'avais prises pour être rassurante et terminer sur une note d'optimisme ont été vaines.

« J'étais bouleversée », écrit l'élève qui n'avait jamais entendu parler des camps. Je ne saurais décrire maintenant les sentiments que j'ai ressentis au moment où la femme nous a narré son histoire, mais je vais essayer. » Une autre écrit : « Tout ce que je voudrais encore pouvoir exprimer est trop difficile, et je crois que c'est parce que c'est solidement ancré dans mon cœur, et cette profondeur, je crains que des mots ne pourraient l'atteindre. » Une troisième : « J'éprouve de la peine pour ces gens qui sont morts pour leur pays et je trouve que ce mot « peine » n'est pas au niveau de ce que j'éprouve. »

Une quatrième passe de son émotion à une question qui semble tourmenter plusieurs jeunes filles : « Mon cœur s'est serré. J'ai eu l'impression qu'un étai se refermait sur lui et des larmes amères me sont venues aux yeux. Je n'ai pas pu m'empêcher de haïr les nazis que j'ai appris à connaître peu à peu à travers divers témoignages, films, livres et autres. Existe-t-il de bons Allemands ? Mais la guerre rend parfois les gens si différents de leur naturel... »

Les jeunes filles se demandent si « les Allemands se sont vraiment rendu compte », s'ils n'étaient donc pas « pères de famille » eux aussi. Faut-il en vouloir au peuple allemand ? Faut-il toujours revenir sur ce passé affreux ? Toutes expriment leur dégoût de la guerre, le souhait que cela ne revienne jamais. Plusieurs suggèrent d'être vigilants. Certaines sont découragées. Que faire ? Et peut-on faire quelque chose ? Une enfant termine en disant : « Ce sujet m'attriste et j'espère ne plus y repenser ni en entendre parler. » Une autre semble sceptique : « On ne change pas les hommes. « Je ne crois pas me tromper beaucoup si je prévois une guerre avant que notre génération disparaisse. »

Néanmoins, il ressort de ces réactions diverses, mais assez voisines, un sentiment commun qui est assez bien exprimé par une des élèves, la petite Katia, dont le grand-père a été déporté et à qui sa maman a beaucoup parlé des persécutions nazies. « En conclusion », écrit-elle, je pense que l'on doit pardonner (ce qui est difficile pour ceux qui ont souffert de cette guerre), mais non oublier, et que l'on doit prévenir le retour d'une guerre au lieu de se lamenter sur le passé. »

Il y a beaucoup de sagesse dans ces quelques lignes. Il me semble que la jeune génération nous donne là une leçon. Si nous croyons de notre devoir d'aller informer les jeunes d'un fait historique grave et mal connu, nous devons être extrêmement attentifs à épargner les sensibilités, à ménager des perspectives d'espoir et à offrir des possibilités d'action. Notre information ne doit pas provoquer que des sentiments de tristesse et d'impuissance. Si j'étais appelée à refaire une conférence sur les camps devant un public de jeunes, je crois que je prendrais conseil de la petite Katia.

Anise POSTEL-VINAY.

LE CHAGRIN ET LA PITIÉ

Dans le film *Le Chagrin et la Pitié*, les auteurs ont choisi quelques spécimens humains qu'ils nous présentent « en liberté », apparemment du moins, et dont ils alternent les propos, sans autre commentaire que celui, invisible mais omniprésent, qui ressort de la juxtaposition ironique des images. Attrape qui peut ou qui veut le sarcasme et chacun d'ailleurs le perçoit à sa façon et l'interprète de même. Equilibre entre les « temps de parole » : chacun son tour, un tour pour tous. Qui dit mieux ?

De cet ensemble se dégage le profil d'un pays hideux. Ce profil n'est pas ressemblant.

D'accord, oui, assurément, pour les vérités de tous ordres : même marginales (la vérité c'est un garde-fou indispensable contre les idéologies). Encore faut-il qu'elles soient vraies. Or, voyons un peu ce qu'on nous montre ou ce qu'on nous dit de cette « majorité silencieuse », grande accusée du film : elle accueille « assez bien » les Allemands, bête devant Pétain, ne pense qu'à manger, tond les pauvres filles de la collaboration, crache sur les blessés vaincus, tandis que les vieux professeurs du lycée de Clermont-Ferrand ne se souviennent même plus des noms de leurs élèves fusillés...

Mais que d'oublis de la part des réalisateurs ! Il y eut à Clermont la résistance intellectuelle et physique, sans réticence dans l'engagement, de l'Université de Strasbourg repliée. Il y eut le sabotage collectif de la production des pneumatiques, par les ouvriers et les cadres de Michelin, car la Résistance ne fut pas l'apanage d'une classe.

La majorité silencieuse ne mérite pas un mépris si souverain. Citons quelques petits faits, entre autres, qui le montrent :

Lorsqu'un aviateur anglais tombait de

nuît, en parachute, dans la campagne française, les gens qui, bien involontairement, le réceptionnaient dans leur champ ou leur jardin avaient peu de chances « statistiques » d'appartenir à la Résistance (car il est vrai que les éléments permanents de celle-ci furent peu nombreux). Mais ils n'avaient aucune peine à lui procurer les faux papiers, les vêtements civils, les hébergements et les convoyeurs nécessaires ; ils le firent...

Tous les déportés jetèrent par les fenêtres des wagons, de préférence aux passages à niveau, des dizaines de milliers de chiffons de papier, portant une adresse et une phrase. Dans ces messages, la proportion de ceux qui n'arrivèrent pas à destination est infime...

Dès 1941, à Paris, les familles qui portaient des colis à la prison du Cherche-Midi, de la Santé ou de Fresnes recevaient de leurs fournisseurs habituels des denrées, réputées introuvables, destinées au prisonnier...

On prétend que les juifs français furent sauvés à 90 % (j'ai lu récemment dans *Le Monde* (1), non sans stupeur, que c'était grâce au maréchal Pétain). En fait, les rares mesures officielles du gouvernement de Vichy n'ont servi qu'à mieux identifier les victimes et n'ont protégé personne. Mais la chaîne de braves gens et de gens braves qui, sans appartenir à la Résistance, se sont transmis de main en main tous les clandestins et les ont cachés et nourris ? Elle, oui, elle a sauvé des gens. Et beaucoup... (N'oublions pas, à ce propos, qu'un seul traître dans un village ou dans un réseau, pouvait détruire totalement l'un et l'autre, mais pour placer un traître dans tous les villages et dans tous les réseaux il faut s'y prendre longtemps à l'avance. Les Allemands le firent en Hol-

(1) A. Fabre-Luce, *Le Monde*, 13-5-71.

lande, et c'est ce qui explique les énormes dégâts que ce pays a subis.

Je n'ai vu de près que deux familles de collaborateurs : celle du cardinal Baudrillard et celle d'Abel Bonnard, ministre à Paris ; c'était en février 1942 et les deux se considéraient comme traquées par le mépris et la haine : leurs anciens amis leur avaient tourné le dos, et même leur personnel se désolidarisait d'eux...

Considérons maintenant la façon dont ce film nous présente « la Résistance ».

Certes il est amusant de mettre en valeur quelques boutades, et d'Astier de la Vigerie a bien le droit de dire que « les résistants étaient des inadaptés » : ce fut probablement vrai en ce qui le concernait, mais c'est parfaitement inexact de n'importe quel groupe « engagé ». Un chef de maquis peut expliquer son entrée dans la lutte parce qu'il n'avait pas de bifteck dans son assiette et qu'il y en avait dans celle des Allemands — autre boutade qui se justifie dans un contexte. Seulement il n'y a pas de contexte, et nous n'en saurons pas plus sur les motivations des « inadaptés »...

Lorsqu'un ancien déporté nous dit que, pour tenir au camp, il fallait vivre « pour soi », c'est une vérité, mais en quelque sorte locale : en effet, un « politique », perdu au milieu de « droits communs » qui ne parlent pas sa langue, n'avait qu'à mourir, à moins d'être capable de serrer les dents en luttant à chaque minute pour éviter la mort. C'était exactement le contraire là où put s'établir une chaîne tacite de solidarité. Le nombre de celles à qui je dois d'avoir survécu à Ravensbrück est grand, et j'ai aussi participé à des sauvetages. S'il m'est impossible d'évaluer statistiquement la proportion des survivants des deux secteurs — celui des loups solitaires et celui du coude à coude — je peux en tous cas affirmer que je connais beaucoup plus de gens dans le second que dans le premier.

Les réalisateurs du *Chagrin et la Pitié* me semblent avoir mal résisté à la tentation de braquer leurs projecteurs sur tel ou tel petit fait plus apte à surprendre et à secouer les plus amorphes des spectateurs, préférant un quart de vérité qui scandalise à trois quarts de vérité défraîchie par l'usage.

Germaine TILLION.



Maison de Jeanne d'Arc à Domrémy (lavis de France Audoul). Voyage de l'A.D.I.R. (22 mai 1971).

L'ART ISSU DE LA DÉPORTATION

Dans notre précédent numéro nous vous annoncions l'Exposition : « L'Art issu de la Déportation », patronnée conjointement par l'A.D.I.R. et l'Amicale de Ravensbrück.

La plaquette qui est reproduite en tête de notre article vous sera adressée prochainement. Son prix est de 5 francs minimum et nous remercions d'avance celles qui voudront bien nous la régler ou nous adresser toute autre participation. Elles aideront ainsi nos deux associations à couvrir les frais occasionnés par la réalisation de cette Exposition.

Les souscriptions seront à envoyer au compte : Amicale de Ravensbrück-A.D.I.R., n° 63-32 B au Crédit Lyonnais, agence AE, 7, place Victor-Hugo, Paris-16°.

Le Gérant-Responsable : G. ANTHONIOZ
Bernard Neyrolles - Imp. Lescaret - Paris

"Bérengère" Don Zimmet

Le 6 mai 1971 notre amie Bérengère nous a quittées. Ce qu'elle était nos camarades du block 32 peuvent le dire puisque c'est là qu'elle vint nous rejoindre après son passage au camp de Compiègne.

Son choix fut immédiat après l'armistice de juin 40 : sa situation de médecin d'une région frontalière, le laboratoire qu'elle animait à Annemasse, ses rapports fréquents avec Genève lui permirent très vite d'aider efficacement les combattants clandestins.

Dès qu'elle le put elle fit franchir la frontière à ceux qui, d'un pays neutre, voulaient s'envoler vers un combat libre, elle prit les contacts nécessaires pour transmettre des renseignements, elle abrita des « suspects » et en 1943 elle se fit arrêter par la gestapo après deux ans d'activité intense.

Elle nous arriva en 1944, parée de ce nom de Bérengère qu'elle empruntait à une arrière grand-mère, avec un visage amaigri par la prison, la torture et la maladie mais l'œil vif, le rire toujours prêt à fuser et la réplique rapide.

Elle devint vite populaire car tout de suite les qualités qui l'avaient fait tant aimer de ses camarades d'étude : son intelligence, sa gaieté, sa fantaisie lui firent une place de choix parmi nous.

Elle pouvait rayonner à un moment où il fallait beaucoup de courage et d'espoir pour vivre. Sa force de caractère, elle la communiquait aux autres, car fidèle à sa vocation de médecin elle réconfortait si elle ne pouvait toujours soigner. Et pourtant elle le tentait. Dès son arrivée au camp, fai-



sant appel à ses connaissances biologiques elle a, avec ténacité, forcé nos camarades à absorber les remèdes fabriqués avec les moyens du bord : décoctions de génévrier ou d'acacia, pain grillé la nuit et transformé en panade, huile de machine découverte en déchargeant les wagons.

C'est là d'ailleurs qu'elle a trouvé, perdus parmi les objets raflés à Varsovie, des boîtes de médicaments qu'elle a soustraites à la vigilance des gardiens au prix de quel risque ! et a, grâce à eux, sauvé des camarades moribondes. C'est à ce jeu dangereux qu'elle dut une nuit de pause dont elle est revenue épuisée mais satisfaite.

Ce devoir d'entraide elle l'accomplissait avec une inaltérable bonne humeur et son sens aigu de l'humour donnait à ses propos une couleur inattendue dans le milieu dans lequel nous vivions.

Elle avait le mot juste et percutant, malgré la fatigue son esprit en éveil

notait tout et l'analyse qu'elle fit à son retour de la pathologie particulière des déportés prouve que rien ne s'était perdu de ses observations. Elle me les communiquait souvent, assise sur un rail ou un tas de chiffons, car elle avait ce goût de la physiologie qui l'incitait aux recherches et la rigueur de sa méthode faisait d'elle une scientifique de bon aloi.

L'art de se servir à propos d'un raisonnement impeccable lui permit souvent de tirer ses compagnes de situations difficiles. Grâce à ses connaissances d'allemand elle trouvait le moyen, elle, d'inquiéter les S.S. troublés par sa logique. C'est ainsi que je l'ai vue prouver à l'un d'entre eux, par un savant calcul, que la ferraille que nous venions de décharger ne pouvait être rechargée dans le même wagon sans qu'il s'effondre. Avec le même sérieux imperturbable elle fit un jour transporter sur son lit une jeune Russe, ivre-morte d'un alcool déniché je ne sais où, car elle la prétendait atteinte de catalepsie. Elle la sauva ainsi du mel-dung inévitable.

Les qualités dont elle a fait preuve auprès de nous elle a continué à les cultiver pendant 26 ans, car toujours elle a fait face, tirant des choses le meilleur parti et donnant sans compter son temps et son appui à plus faible qu'elle.

Sur sa fille, sur son gendre se cristallisait sa tendresse, sur le petit enfant à venir son espoir.

S'il est un vœu à faire, à nous qui l'aimions et l'admirions, c'est qu'il lui ressemble.

Jacqueline SOUCHERE.

VIE DES SECTIONS

Rencontre à Rennes - Section Ille-et-Vilaine

Le dimanche 18 avril, les déportées et internées de la Résistance ont procédé, à Rennes, à la première tentative du regroupement de leurs membres sur le plan régional.

Toutes celles d'entre nous ayant répondu à l'invitation de l'A.D.I.R., se sont retrouvées à midi, à l'Hôtel Parisien, place de la gare.

Une délégation est allée accueillir à sa descente du train, notre chère présidente, Geneviève de Gaulle-Anthonioz.

Se trouvaient notamment à l'attendre à son arrivée, nos deux fidèles et dévouées invitées du Maine-et-Loire, venues d'Angers le matin, ainsi que le très sympathique ménage de Gueméné, en Loire-Atlantique.

Le département d'accueil d'Ille-et-Vilaine, pour cette réception, s'est trouvé amputé d'un certain nombre de ses membres, et nous le regrettons. Certaines, prises par des engagements antérieurs, d'autres par des obligations familiales, se sont excusées.

Notre réconfort fut de constater parmi nous, la présence de nos deux nouvelles adhérentes de l'A.D.I.R. de l'année.

Au nombre des excuses reçues pour raisons de santé, il convient de retenir celles de Mme Sibiril-Lefèvre, de Saint-Malo, dont le mari, par téléphone, s'est fait l'interprète, en nous apprenant l'hospitalisation de sa femme, au Val-de-Grâce.

Les membres de la section de l'A.D.I.R. d'Ille-et-Vilaine remercient très particulièrement les déportées et les internées

éloignées de Rennes, venues de Quimper, de Pont-Aven et de Tréguier. Nos remerciements s'adressent aussi à notre invitée d'Outre-Méditerranée qui n'a pas hésité à entreprendre le voyage d'Alger pour se trouver à nos côtés.

S'était jointe à nous, en toute amitié, en sa qualité d'amie de l'A.D.I.R. : Michèle Michalowsky, fille de notre regrettée Mme Elie.

Les présentations faites, les contacts ne tardèrent pas à s'établir. Au cours du repas servi par M. Lucas, ex F.F.L., traiteur à Rennes, les conversations furent très animées à l'évocation de tant de nos vieux souvenirs. Dans un climat très favorable se sont élaborés des projets de rencontres inter-départementales fréquentes et tracées les grandes lignes de tout un programme d'avenir.

Si nous avons eu à déplorer trop d'absences, nous avons éprouvé une très grande satisfaction quand plusieurs de nos invités eurent l'indicible joie de se retrouver après plus de vingt-cinq ans de séparation.

Plus de distances entre Pont-Aven et Redon, entre Rennes et Gueméné, entre Angers et Fougères ! Aussi nous souhaitons vivement, à l'occasion de prochaines et semblables rencontres, réveiller le désir de se retrouver qui sommeille secrètement chez toutes celles qui se sont connues en prison ou au camp.

Au Cercle des Officiers, nous avons écouté Geneviève de Gaulle qui, elle aussi, nous a évoqué de vieux souvenirs, en nous rappelant le plus précieux de

tous : celui, de notre engagement dans la Résistance.

A ce titre, elle nous a demandé de contribuer ensemble chacune pour notre part, à conserver et à fortifier l'âme de notre patrimoine commun, dans la foi des destinées de l'A.D.I.R.

Nous l'avons écoutée et nous l'avons entendue faire appel à nos sentiments d'entraide et d'amitié. Souscrire pour elle et avec elle cet engagement de fraternelle solidarité ne comporte pour nous qu'un risque : celui de vivre mieux dans un monde meilleur.

Denise PROUST.

CARNET FAMILIAL

NAISSANCE

Guy de Pourtalès, 6^e arrière petit-enfant de notre présidente fondatrice, Mme Delmas. Paris, le 28 mai 1971.

MARIAGES

Marie-France Frouin, fille de notre regrettée camarade, Mme Frouin-Auburtin, a épousé Jean-Pierre Balestat. Boulogne, le 22 mai 1971.

Nancy Rème, fille de notre camarade Mme Rème, a épousé Philippe Petit. Vauresson, le 23 juin 1971.

DECES

Notre camarade, le docteur Don Zimmet (Bérengère) est décédée à Bonneuil-sur-Marne, le 29 avril 1971.

Notre camarade, Mme Jonas, doyenne des déportés de Bitche, est décédée. Bitche, le 24 mai 1971.

Notre camarade, Marie Jeannie est décédée. Penneach-en-Plogoff, le 15 mai 1971. Un in-memoriam paraîtra dans le prochain bulletin.